

CHAPITRE I

Je passai rue de Rome, chez Pauline Harlai, pour fêter ses quatre-vingt-deux ans. Je lui apportai le vieil enregistrement de Pierre Fournier qu'elle m'avait demandé. Elle me remercia. Elle demanda à l'infirmière de préparer le thé.

L'âge l'avait rabougrie extraordinairement. Elle était blottie dans l'angle du salon entre le piano d'acajou et la porte vitrée, tassée dans le petit crapaud vert, embarrassée de châles, de foulards, de fichus, de plaid. Ce coin où elle était était sombre. Je songai brusquement à un petit enfant qui ramasse ses pieds et ses bras pour dormir. Son corps

avait commencé à se recroqueviller dans la mort. Les os de ses poignets étaient étrangement minces, proéminents, son nez plus épais que jamais, presque tuméfié, ses mains extrêmement exigües, nouées, fluettes, fourchues, marquées par les rhumatismes aux articulations, tremblotantes. Elle ne pouvait tenir sa tasse et sa soucoupe de porcelaine. Elle était contrainte de les reposer sans cesse, au cours d'un véritable tintamarre minuscule, sur le guéridon.

Avec un faible rayon de lumière sur le crâne un peu nu, sur les cheveux rares et tirés, courbée, elle levait vers moi son regard. C'étaient deux yeux extrêmement pâles, transparents, anxieux, désemparés, mobiles. Ils luisaient dans la pénombre.

CHAPITRE II

Nous parlâmes musique. Mais au cours de la conversation Pauline Harlai me raconta subitement une histoire beaucoup plus crue qu'elle n'avait accoutumé d'être. Je la note le plus vite que je puis dans le dessein de ne pas l'égarer.

CHAPITRE III

C'était près de Nice. Cela se passait dans une grande et lourde maison bâtie au siècle dernier. Pauline Harlai avait alors à peine dix-neuf ans – cela fait plus de soixante-trois ans de cela. C'était l'été. Elle n'était pas encore violoncelliste mais, du moins pour la période des vacances, la répétitrice des enfants de Jean-Étienne Vosges. Elle consacrait toutes ses après-midi à l'étude du violoncelle. Les enfants étaient alors conduits au jeu ou en promenade. Les parents et leurs amis ne déjeunaient jamais là. Elle restait seule à travailler avec obstination, d'affilée, malgré l'ex-

trême chaleur, durant quatre à cinq heures.

Un mercredi, le beau-frère de Vosges, Gerhardt Buheler, nauséeux, plus ou moins pris de colique, resta. Il était bâti avec vigueur, le visage assez beau, âgé de trente-cinq ans, le tour d'esprit maniéré, très séducteur ou plutôt viande creuse, laissant accroire qu'il comptait de nombreux succès auprès des femmes, grands yeux très beaux au demeurant, languides, violets, où la lumière se posait et s'arrêtait aisément, les écarquillant pour qu'on les vît, plein de contentement de soi sans que rien le justifîât, vain, rasé de près, musqué, suffisant. Jamais il n'avait prêté quelque attention que ce fût à Pauline Harlai. Son nez épaté, ses couleurs très vives, ses membres courtauds, sa gaucherie générale, rien n'aurait su le retenir.

La chaleur était extrême. Gerhardt Buheler avait dormi un peu. Sa sieste avait été interrompue par la chaleur elle-même. Sans doute avait-il aussi un